



ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

DÉCHIFFREMENT

DES

ÉCRITURES CALCULIFORMES

OU MAYAS

LE BAS-RELIEF DE LA CROIX DE PALENQUÉ
ET LE MANUSCRIT TROANO

PAR

M. le Cte H. de CHARENCEY

ALENÇON
E. DE BROISE, IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE
Place d'Armes, 5

1879

Archéologie Américaine.

ÉTUDES DE PALÉOGRAPHIE AMÉRICAINE

DÉCHIFFREMENT DES ÉCRITURES CALCULIFORMES

OU MAYAS

On sait quel service éminent rendit à la science historique le déchiffrement des systèmes graphiques de l'ancienne Egypte, dû à l'initiative de l'illustre *Champollion* et du savant anglais *Young*. A une époque plus récente, il en fut de même pour celui des écritures cunéiformes de la Perse, de la Chaldée et de l'Assyrie, dont nous sommes redevables aux *Niebuhr, Grotefend, Rawlinsson*, et surtout *J. Oppert*. Par ce moyen, il nous était donné de pénétrer, pour ainsi dire, dans les sanctuaires les plus mystérieux du monde antique, de reconstituer les annales des premières nations civilisées, d'après les monuments indigènes et contemporains et non plus d'après les documents parfois erronés que nous avaient transmis les historiens grecs.

Nul doute que l'interprétation des inscriptions dont sont couverts les monuments des peuples Américains et la lecture de ceux de leurs manuscrits qui nous ont été conservés, ne conduise à des résultats extrêmement importants au point de vue de la connaissance de l'histoire, des mœurs, de la religion des antiques races du Nouveau-Monde. Malheureusement, l'étude de cette branche de la paléographie n'en est encore qu'à ses débuts, et il s'écoulera plusieurs années encore, sans doute, avant que l'on ne puisse lire un texte du *codex de Dresde* ou du *bas-relief de la croix de Palenqué*, aussi aisément par exemple que l'on déchiffre une page du *livre des morts* de l'Egypte ou des fastes *Sargonides*. [1]

[1] L'extrait du *Livre des morts* a été publié par M. l'abbé Vandrival dans *Annales*, t. IV, p. 177 (5e série), et les *Annales sargonides* ont été publiées par M. Oppert dans *Annales*, t. VI, p. 43 et 182 (5e série).

Bien des raisons, d'ailleurs, expliquent la cause de ce long et regrettable retard, d'abord l'espèce de dédain dont les études américaines ont été l'objet ; en second lieu, l'absence d'une *clef* qui pût rendre aux déchiffreurs le même service qu'avaient rendu aux égyptologues le monument *bilingue de Rosette* et aux sémilisants, les inscriptions *trilingues de Persépolis* ; enfin, la témérité, le défaut de critique des premiers savants qui s'occupèrent de la lecture des écritures calculiformes.

En effet, la publication faite par le savant et regretté abbé *Brasseur de Bourbourg*, du précieux ouvrage de *Landa*, [1] nous faisait connaître des éléments ou plutôt quelques-uns des éléments de l'ancienne écriture *Yucatèque*. Il nous donnait la liste des hiéroglyphes désignant chez les *Mayas* les 18 mois de l'année et de 20 jours du mois [2], plus une vingtaine de signes, soit alphabétiques, soit syllabiques. Néanmoins, ce secours n'était point suffisant pour nous permettre d'aborder sûrement l'étude de textes suivis. D'une part, le nombre des signes graphiques chez les *Mayas* semble avoir été fort considérable, comme il l'était dans les systèmes d'écritures égyptiens et cunéiformes. Ce n'est pas la valeur d'une soixantaine de signes seulement, mais celle de *plusieurs centaines* de caractères qu'il eût fallu posséder. En outre, l'écriture calculiforme n'était pas restée partout ni en tout temps absolument identique à elle-même. La civilisation des peuples de l'Amérique centrale avait fourni une assez longue carrière et vécu bien des siècles. Plus d'une fois, sans doute, la forme des caractères avait pu et dû subir, au moins, certaines modifications de détail. Et, sans sortir de notre Europe, ne reconnaît-on pas du premier coup, à certaines variations dans la physionomie de chaque lettre, un

[1] *Relation des choses du Yucatan de Diego de* LANDA; texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue *Maya,* accompagné de documents divers historiques et chronologiques, avec une *Grammaire* et un *Vocabulaire* abrégés *Maya-Francais* ; précédé d'un essai sur les sources de l'histoire primitive du Mexique, de l'Amérique centrale, etc., d'après les monuments égyptiens et l'histoire primitive de l'Egypte, d'après les monuments américains, in-4, 1874. Paris. Maisonneuve.

[2] Ce sont ces signes que M. de Rosny a publiés dans le cahier d'avril ci-dessus, p. 233.

manuscrit du temps de Charlemagne d'un autre plus jeune de trois à quatre siècles? Si ces différences suffisent parfois pour causer de l'embarras à un paléographe exercé, que sera-ce, lorsqu'il s'agit de monuments rédigés dans une langue étrangère et dont tous les mots, sans doute, ne nous ont pas été conservés dans les vocabulaires aujourd'hui à notre disposition ?

N'oublions pas, en outre, que jamais, ou du moins, aussi haut que remonte la période historique, les peuples qui se servaient de l'écriture *calculiforme*[1], tout en parlant la même langue, ne paraissent pas avoir vécu sous un régime d'unité politique. Chacun d'eux restait indépendant des tribus voisines, avait ses princes, ses dynasties, sa métropole particulière. Ainsi nous avons vu longtemps la Grèce antique morcelée en une foule de petits états que ne réunissait même point un simple lien fédératif.

Il est tout naturel de penser que cette division politique devait avoir son contre-coup dans le développement de la civilisation de chaque peuplade *Yucatèque*, et par suite dans la fixation de son système d'écriture. Ne se passe-t-il pas aujourd'hui encore, sous nos yeux, quelque chose de fort analogue. A coup sûr, la politique, certaines considérations de patriotisme local ne sont pas étrangères au maintien de l'écriture *gothique* en Allemagne. Malgré les efforts d'un grand nombre d'écrivains éclairés, les Allemands se sont toujours refusé à revenir à l'emploi des caractères *romains* dont se servent la plupart des nations voisines, et ils persistent à faire usage de formes graphiques presque entièrement calquées sur celles des manuscrits du Moyen-Age.

Ce qui est certain, c'est que le système d'écriture en vigueur à *Palenqué* n'était pas absolument le même que celui des habitants de *Copan*, bien qu'il lui ressemblât beaucoup. De même, certaines différences graphiques, dont quelques-unes assez importantes, peuvent être signalées entre le *codex Troano*[2] et celui de Paris.

[1] En forme de *cailloux*. Cette dénomination d'une justesse fort contestable désigne l'écriture des peuples du *Yucatan*.

[2] *Manuscrit Troano ;* Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas, 2 vol, in-4. Paris, 1860-70. Maisonneuve. Prix, 10 fr.

En outre, il semble s'être produit pour l'écriture *calculiforme* quelque chose de fort analogue à ce qui se produisit pour celle de l'Egypte. Les hiéroglyphes, en raison même de leur caractère décoratif, réalisaient, pour ainsi dire, le type de l'écriture monumentale. Aussi restèrent-ils toujours en usage, aussi bien à *Palenqué* que sur les bords du *Nil*, pour les iuscriptions gravées sur pierre. En revanche, ils étaient d'un emploi fort peu commode pour les usages de la vie courante, aussi les rédacteurs de manuscrits cherchèrent-ils bientôt à la simplifier, et de l'écriture *hiéroglyphique* des premiers âges, vit-on de bonne heure sortir le système dit *hiératique*.

Quant à l'existence au *Yucatan*, d'un système analogue au *démotique* de la vallée du Nil, elle ne nous semble pas clairement établie. Il faut tenir compte de l'inégalité du développement de la civilisation dans chacun de ces deux pays. En Egypte, la connaissance de l'écriture semble être devenue populaire dès les plus anciens temps. L'on a retrouvé dans l'intérieur de la grande pyramide des inscriptions à l'*encre rouge* qui sans doute furent tracées par les constructeurs, et encore même chez les sujets des Pharaons, le système démotique ne fait-il qu'une apparition assez tardive. Au contraire, chez les *Yucatèques*, comme nous l'apprend *Landa*, il n'y avait guère que les prêtres et les chefs qui sussent lire et écrire, et sans doute, par suite, ils ne recouraient guère à l'art graphique considéré comme sacré, que pour la rédaction d'ouvrages religieux ou tout au plus de *calendriers*. On ne voit pas trop, dans un tel milieu social, quel rôle aurait pu être dévolu à l'écriture *démotique*. En tout cas, si elle existait au *Yucatan*, elle devait à peine différer du *hiératique* employé dans les manuscrits.

On voit assez contre quelles difficultés aura à lutter celui qui veut entreprendre le déchiffrement des *calculiformes*. Aussi, faut-il reconnaître que le regrettable abbé *Brasseur de Bourbourg*, malgré son immense érudition, n'a pas été très-heureux dans ses tentatives. Le seul point sur lequel il semble être arrivé à un résultat satisfaisant, c'est celui de la détermination des signes *numériques*.

Dans son ouvrage consacré à la reproduction et à l'explication du *codex Troano*, il établit clairement que les points figurent les *unités* et les barres, les *quints*. Ainsi, les *Yucatèques* figuraient par exemple notre nombre 18 par trois *barres* horizontales superposées et surmontées de trois *points*. ≡ Il ne faut pas oublier, en effet, que le système numérique des *Mayas*, tout aussi bien que celui des *Mexicains* était, à la fois, *quinaire* et *vigésimal* et nous voyons ici une preuve nouvelle de cette influence qu'exerce d'ordinaire la langue d'un peuple sur son écriture. En tout cas, il nous semble bon de rappeler que la signification des hiéroglyphes numéraux du *Yucatan*, a été publiée pour la première fois par M. l'abbé *Brasseur de Bourbourg* dans son travail sur le *manuscrit Troano*.

Il nous reste maintenant à donner au lecteur le tableau d'ensemble de nos essais de déchiffrement de textes en caractères calculiformes. Le présent travail sera divisé en trois sections.

Dans la 1re *section*, l'on traitera de l'interprétation de quelques-uns des groupes hiéroglyphiques du *bas-relief de la Croix*. — La 2e *section* sera consacrée à l'étude de plusieurs fragments du *Manuscrit Troano*, écrit, comme l'on sait, en *hiératique*. Enfin, la 3e *section* aura pour objet l'arrangement des signes du *mois* dans certains passages du même manuscrit. Nous nous bornons ici à réunir ce que nous avons déjà publié sur cette question, remettant à une autre fois toute interprétation de signes nouveaux.

I. — Inscriptions du bas-relief de la Croix [1].

Ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'Américanisme se rappellent sans doute la planche publiée par M. de *Waldeck*, dans l'ouvrage de *Cabréra*, sur les ruines de *Palenqué*, et imprimée à la suite du *Rapport de del Rio*[2]. Elle nous donne le dessin assez

[1] Voir ce bas-relief publié dans les *Annales*, t. XII, p. 448 (1re série).

[2] Ce *Rapport*, daté du 24 juin 1787, a été publié à Londres en 1822. — Voir dans les *Annales*, t. XI et XII (1re série), les longs extraits du voyage du cap. *Dupaix*, fait en 1825, qui a suivi et complété celui de *Del Rio*.

exact, suivant toutes les apparences, du fameux *bas-relief de la Croix* [1]. Du reste, nous possédons un moyen de contrôle parfaitement efficace dans les belles photographies rapportées par M. *Charnay*. Celle qui reproduit le monument en question prouve que l'artiste a fidèlement reproduit ce qu'il avait vu. Tout au plus pourrait-on signaler l'omission d'un petit groupe de deux ou trois caractères qui ne se retrouve que dans la photographie et dont nous n'entreprendrons point de donner l'explication. Somme toute, c'est assez peu de chose, si l'on tient compte du nombre passablement considérable de caractères qui couvrent ou plutôt qui ornent le bas-relief.

Quoi qu'il en soit, au dessus de l'autel sculpté occupant le milieu de la surface de la pierre, s'élève une sorte de *Croix* ou d'arbre *cruciforme* surmonté d'un oiseau symbolique à longue queue. Nous y reconnaissons sans difficulté le *Quetzal* au plumage vert, animal sacré chez les peuples de la Nouvelle-Espagne, appelé *Cuk* par les *Yucatèques*. C'était, vraisemblablement, un emblême de *Hunab-Ku*, litt. « Le *seul saint*, le *saint par excel-* » *lence*, » la principale Déité du Panthéon *Yucatèque*. Du reste, le nom de ce volatile se retrouve dans celui du héros divin des Mexicains, *Quetzalcoatl*, litt. « *Serpent Quetzal* ». Les *Yucatèques* appelaient ce même personnage: *Cukulcan*, et ce terme a, dans leur langue, juste le même sens que celui de *Quetzalcoatl* en mexicain, dont il n'est, pour ainsi dire, que la traduction. A gauche de l'autel, on remarque un personnage richement vêtu. Un prêtre mitré et vêtu d'une sorte de longue pagne occupe la droite du tableau. Il tient entre ses bras et semble offrir à l'oiseau mystérieux un *petit enfant* aux traits hideux et dont les cheveux sont liés ensemble au moyen d'un bandeau terminé par une aigrette. La laideur de l'enfant semble être une preuve de sa divinité, car nous dit *Landa*, les *Yucatèques* donnaient aux statues de leurs génies, une physionomie épouvantable.

Nous découvrons ici une preuve de ce lien intime qui unit l'art à la religion. Le Chinois, goguenard et sceptique, représente sous la forme grotesque de *magots*, des Déités dont il se

[1] Actes de la Société philologique. (*Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne,* p. 45 et suiv.), t. 1er. Paris, 1872.

soucie peu et auxquelles il ne croit guère [1]. L'anthropomorphisme dominait dans l'art aussi bien que dans les croyances de la Grèce antique. Les dieux de l'Inde, produits de l'imagination déréglée des riverains du Gange présentent dans l'histoire de leur vie un caractère aussi monstrueux que les simulacres au moyen desquels ils sont figurés. L'esprit éminemment hiératique de l'ancienne Egypte, ainsi que ses tendances zoolatriques revivent pour ainsi dire dans les œuvres de ses sculpteurs.

Ces figures de saints des cathédrales du moyen-âge, si imparfaites au point de vue de la science anatomique, mais auxquelles l'expression extatique de leur physionomie donne parfois tant de charmes, ne rendent-elles pas témoignage de la foi naïve et profonde de nos pères? Nous ne parlons pas ici bien entendu des juifs et des musulmans auxquels la rigueur même de leur Monothéisme interdit toute reproduction matérielle de la Divinité. Mais il est facile de constater qu'une loi identique a présidé aux développements de l'art religieux dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Le culte des peuples de la Nouvelle Espagne était fondé tout entier sur la terreur, et l'on honorait par d'horribles sacrifices des Divinités aussi cruelles, aussi sanguinaires que leurs adorateurs. Aussi l'Américain indigène donnait-il à ses idoles l'expression la plus propre à inspirer l'effroi et les traits des hôtes de son panthéon rappellent-ils, à plus d'un égard, ceux par lesquels nos miniaturistes du 14e siècle se plaisaient à figurer le diable et les mauvais anges.

Quoi qu'il en soit, nous verrions volontiers dans ce morceau de sculpture un apothéose de *Cukulcan*, dont le nom, on le verra tout à l'heure, se trouve gravé non loin de là. Devant et derrière les deux personnages placés debout se trouvent de longues files d'inscriptions dans lesquelles il conviendrait peut-

[1] Il faut remarquer cependant pue les anciens Chinois nommaient Dieu par deux figures ou lettres ; celle de l'homme avec les bras étendus *ta*, qui signifie *grand*, sur laquelle ils posaient le caractère — *y*, qui signifie *seul* c'est-à-dire *seul grand* 天 qu'ils prononçaient *Tien*. Ce caractère est encore en usage en ce jour.

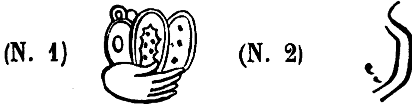
A. B.

être de reconnaître des ***litanies chantées*** en l'honneur des dieux *Mayas*.

Passons maintenant à l'étude de quelques uns de ces groupes de lettres ou de syllabes. Parmi ceux qui se trouvent gravés au-dessous se trouve le suivant (N. 1). Si nous comparons les caractères avec ceux que donne *Landa*, nous en rencontrerons plusieurs certainement identiques. Le premier à droite (N. 2) correspond sans contredit à la syllabe *ha* de l'écriture *Maya*, telle que la donne le vieux missionnaire. Ce mot *ha* pris substantivement signifie « *eau* » en *Maya*, et les points qui se trouvent au milieu du caractère pourraient bien, en effet, représenter des gouttelettes liquides. Peut-être nous objectera-t-on que dans le bas-relief le signe en question est marqué de *trois points*, tandis qu'il n'en a que *deux* dans le manuscrit de *Landa*, tel que l'a publié M. l'abbé *Brasseur de Bourbourg*. Une telle omission, résultat peut-être de la négligence soit de l'auteur du manuscrit, soit même du graveur, n'est pas, somme toute, bien considérable. D'ailleurs, le signe donné par *Landa* appartient évidemment non à l'écriture monumentale, comme celui du bas-relief, mais bien à l'écriture hiératique ou cursive caractérisée par l'abréviation ou la simplification des signes primitifs. Combien de fois d'ailleurs, dans les inscriptions grecques ou étrusques ne rencontrons-nous par le ⊙, dépourvu de sa ligne centrale et devenu par suite semblable à un O ? et cependant, cet oubli de la part du lapicide, bien plus considérable que celui que nous venons de signaler, ne cause aucune difficulté, en ce qui concerne la lecture.

Le petit crochet qui termine la partie supérieure de ce signe dans *Landa* semble fautif. Ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'il n'apparaît pas dans la transcription du mot *haa* ou *ha* « *eau* », donné par le même auteur.

Maintenant, conviendra-t-il de lire le signe en question *ha* ou simplement *h*. C'est ce que l'on ne saurait décider *à priori*,



car dans les écritures hiéroglyphiques, les mêmes caractères reçoivent tantôt la valeur d'une *syllabe*, tantôt simplement celle d'une *consonne* ou d'une *aspiration*. Citons par exemple l'hiéroglyphe de la *bouche* qui se dit *ro*. en égyptien ; suivant les cas, il conviendra de le lire *ro* et tantôt simplement *r*.

Laissant de côté les signes médial et inférieur qui pourraient présenter encore quelques difficultés d'interprétation, nous passerons au dernier caractère (N. 3) que nous n'hésiterons pas à identifier avec la syllabe *ku* (kou) de *Landa*. La principale différence qui se remarque entre les deux caractères c'est que les *points* sont, dans l'inscription, remplacés par des lignes combinées et arrondies, mais cela nous paraît de peu d'importance.

Dans les livres allemands du siècle dernier, le tréma qui surmonte les voyelles faibles se trouve figuré par une ligne circonflexe ; par exemple *mânner*, , pour *männer*.

Il est vrai qu'une ligne double sépare, dans le groupe Palenquéen, la partie inférieure des deux globes dont elle est surmontée. Dans *Landa*, au contraire, cette ligne est simple.

Ku signifie en Maya « *saint*, *sacré*, *divinité* », et M. *Angrand* voit, avec toute raison, ce me semble, dans le signe qui sert à représenter le mot en question, l'image de cette enveloppe sacrée qui joue un si grand rôle dans le culte de *Quetzalcoatl*. C'est le *Tlaquimilolli* des *Mexicains*, que l'on ne pouvait ouvrir sans commettre un sacrilège. Il a peut-être son prototype dans le fameux *sac à médecine* des tribus du Nord. Aux yeux des Américains, comme à ceux de toutes les races primitives, la *médecine* était une sorte de *magie*, un art mystérieux et tout ce qui offrait un caractère de mystère, passait pour *divin*.

La ligne en question figure donc le lien au moyen duquel le sac était fermé. L'on conçoit sans peine qu'un lien, une corde se trouve représenté par une seule ligne dans l'écriture cursive, par deux dans celle des monuments.

(N. 3) 

Maintenant dans quel sens se doit lire le groupe dont nous nous occupons ? On a déclaré qu'il était à peu près impossible de décider quel ordre suivait l'écriture *Yucatèque*. Cette timidité a de quoi nous surprendre. Un simple coup d'œil jeté sur le *bas-relief de la Croix* nous fait voir que la disposition des caractères varie suivant la façon dont est posté le personnage auquel ils se rapportent. S'il est placé à gauche de l'arbre cruciforme, ils iront (d'ordinaire) de gauche à droite, et de droite à gauche dans le cas contraire. En un mot, ils suivent tour à tour la disposition de l'écriture sémitique ou celle de nos écritures occidentales. Et cela n'offre rien qui nous doive surprendre.

Le système graphique du *Yucatan* consistait en véritables hiéroglyphes. Or, ce système formant pour ainsi dire, la transition entre les procédés alphabétiques et ceux de la pictographie dont il dérive, conserve certains traits qui rappellent son origine. Un des plus persistants, c'est précisément la liberté laissée au scribe d'aligner ses caractères de la façon qui lui convient le mieux. Ne savons-nous pas que les signes Egyptiens se peuvent lire dans les sens les plus opposés, aller par exemple de droite à gauche ou de gauche à droite ? Un motif, sans doute religieux, a décidé les *sémites* à imiter la marche du soleil qui se lève à l'Orient, pour disparaître à l'Occident, c'est-à-dire à commencer leurs lignes par la droite. Leur exemple a été suivi par les Etrusques, et cette particularité constitue à notre avis une preuve nouvelle (et non la moins importante) de l'influence exercée par les enfants de Sem sur le développement de la civilisation de l'ancienne Toscane. Au contraire, une raison de commodité décida les *Romains* et les *Grecs* à suivre l'ordre inverse, et encore l'usage du *Boustrophédon* [1] se maintint-il longtemps chez les Hellènes.

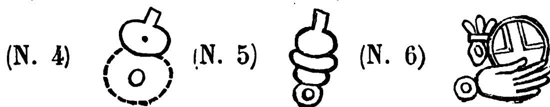
Ainsi donc, pas de doute relativement au point de vue qui nous occupe. Nous avons affaire à un groupe commençant soit par la syllabe *ha*, soit par la lettre *h* et se terminant par la syllabe *ku*. Or, de tous les mots du vocabulaire *Yucatèque* par nous examinés, il n'en est guère qu'un auquel une telle combinaison de caractères se puisse appliquer, c'est celui de *Hunab-ku* déjà cité.

[1] Voir une forme de cette écriture dans *Annales*, t. XVI, p. 436, et XVIII, p. 305 (2e serie).

A priori, nous avons déjà droit de supposer que le caractère médial se doit lire *ou* et celui de dessous *nab*. Si nous parvenons à établir que d'autres motifs encore autorisent une pareille lecture, la légitimité du déchiffrement proposé par nous pour le mot entier pourra être considérée comme indiscutable.

Le caractère médial offre, il faut en convenir, quelques difficultés d'interprétation. Cependant, un examen attentif permet, ce nous semble, de l'identifier avec l'un de ceux fournis par *Landa*. Il se compose de deux parties bien distinctes, une sorte de cercle extérieur formé par deux lignes rapprochées l'une de l'autre, puis à l'intérieur une sorte d'ellipsoïde pointillé. Si nous laissons de côté le cercle extérieur qui peut bien n'être employé qu'afin d'obtenir cette forme arrondie qu'offrent à un degré plus ou moins prononcé les caractères *Mayas*, ceux surtout du type hiéroglyphique, ou bien être tombé dans l'écriture cursive, le caractère en question présentera, certes, quelque affinité avec le signe (N. 4 et 5) donné par le missionnaire espagnol. Si la ressemblance n'est pas plus intime, il faut se rappeler que la diversité des localités avait bien pu en amener une également dans la forme de certains éléments graphiques. *Landa* nous donne les caractères des Mayas orientaux. Au contraire, *Palenqué* se trouvait tout à fait à l'ouest de la péninsule *Yucatèque*. En tout cas, des nombreux signes donnés par le missionnaire espagnol, il n'en est aucun qui se rapproche davantage de celui que nous étudions en ce moment.

Reste enfin le signe inférieur qui ne paraît point se retrouver dans la liste de *Landa* (N. 6). Il figure évidemment une *main ouverte* et servant de support au reste du groupe. Toutefois le nom de la main tel que le donnent les *vocabulaires Mayas* par nous consultés est *cab*, et la lecture *honab-ku* n'offrirait aucun sens raisonnable. Il est un autre mot, non donné dans le dictionnaire de M. l'abbé *Brasseur*, c'est *nab* qui veut dire « *paume de la main* » et que nous retrouvons dans le nom de jour *Ezanab*,



litt. « *Paume enchantée* ». Précisément, ici, l'artiste a représenté la main ouverte et présentant sa *paume* au spectateur. C'est donc bien sur cette dernière partie seule qu'il a voulu attirer l'attention. Si dans un ou deux autres groupes contenant le même nom, la *main* est figurée demi-close, l'on aura obéi à une inspiration purement décorative, au désir de figurer d'une manière plus frappante encore la main comme support des autres signes.

Au reste, quand même l'on voudrait, contre toute probabilité, voir dans le caractère qui nous occupe, la figure de la main toute entière et non pas seulement de sa partie interne, la justesse de la lecture par nous adoptée n'en resterait pas moins certaine. Est-ce que le latin *palma* dont dérive notre mot *paume* ne désignait pas à l'origine la main entière, et ne serait-il pas naturel de supposer, que par une métaphore inverse, *nab* signifiant à l'origine la portion interne de la main, servait chez les Palenquéens à désigner l'*organe entier ?*

Enfin désireux de répondre à toutes les objections qui pourraient être faites, même à celles qui semblent les moins fondées, nous conviendrons que le mot par nous déchiffré n'est pas absolument identique à celui que donne le vocabulaire, c'est *honab-ku* au lieu de *hunab-ku*, mais on conviendra aussi que les deux sons *o* et *u* offrent phonétiquement bien peu de différence. D'ailleurs, en langue *Maya* ils semblent avoir été sujets à permuter. Nous rencontrons d'une part dans les prophéties de *Lizana* et de l'autre, dans le vocabulaire de l'abbé *Brasseur*, *Tulom* et *Tolom*, qui d'ailleurs ont le même sens. Dans les vieilles inscriptions latines, ne rencontre-t-on pas fréquemment le *o* à la place d'un *u ;* par exemple *consol* pour *consul*, sans qu'il en puisse résulter le moindre doute sur le sens du mot?

Peut-être sera-t-on surpris de ne pas trouver le caractère *Nab* à la place qu'il devait naturellement occuper. Des déplacements analogues sont signalés parfois dans l'écriture égyptienne, où le nom du Pharaon *Menkéré* s'écrit au besoin *Rémenké*. C'est que la syllabe *ré* signifiait « *soleil.* » Par respect pour cet astre, considéré comme le plus grand des dieux, on attribuait la place d'honneur à l'hiéroglyphe représentant son nom. Peut-être, les *Yucatèques* en transposant le signe *nab*

n'ont-ils eu en vue que l'agencement artistique du groupe de caractères. Nous croirions plus volontiers qu'ils ont obéi à un sentiment plus ou moins empreint de superstition. La *main* ou la paume paraissent avoir joué un certain rôle dans leur symbolique. C'est ce que prouverait au besoin le nom déjà cité d'*Ezanab*. Sur certains édifices de l'Amérique centrale, l'on a retrouvé une *main* peinte en rouge, peut-être en signe de propriété et pour écarter les voleurs. Elle aurait, dans ce cas, un peu joué le rôle d'*amulette,* comme cette partie du corps humain que nous trouvons sculptée au-dessus des portes de presque toutes les habitations de *Pompéï*. Rappelons enfin, à ce propos, l'usage où sont les guerriers de certaines tribus de *Peaux-Rouges* et spécialement des *Ioways,* de se peindre une main verte sur la mâchoire, en signe de vaillance, lorsqu'ils ont tué un ennemi.

Passons maintenant à l'étude de quelques autres variantes du nom de *Hunab-Ku,* toutes fournies par le même bas-relief (N. 7).

L'on rencontre ici les signes *nab* et *ku* un peu plus ornementés que dans le groupe précédent. Ce dernier caractère notamment présente *trois globes* à sa partie supérieure au lieu de *deux*. Peut-être figurent-ils les plis que faisait le *Tlaquimilolli* ou *enveloppe sacrée,* une fois fermé au moyen d'un lien.

N'oublions pas d'ailleurs que l'hiéroglyphe, par sa nature même, tient, à vrai dire, le milieu entre la représentation matérielle de l'objet et le caractère d'écriture. L'artiste qui le traçait, sûr que la valeur de la figure serait toujours comprise, se permettait de l'enjoliver un peu à sa fantaisie, et il jouissait, à cet égard, de bien des libertés que n'oserait se permettre un écrivain de nos jours.

Reste maintenant le 1er caractère de gauche qui ne figure pas dans la liste des signes de *Landa*, mais nous savons à l'avance qu'il représente la syllabe *hu* ou *ho*. Il n'y a là rien

(N. 7) 

qui nous doive étonner, tout au contraire. *Ho* veut dire « *cité, ville* » en *Maya*. Or, précisément, l'hiéroglyphe représente bien une ville avec son enceinte circulaire et ses deux principales artères qui se coupent à angle droit. C'est par erreur que dans notre premier *essai de déchiffrement*, datant, on l'a déjà dit, de 1872, nous avions attribué à l'hiéroglyphe en question, la valeur de *hu*, litt. « *livre, papier* ». Le *u* du *Yucatèque*, au moins dans une syllabe initiale, semble s'être fréquemment transformé en *o* bref, chez les *Palenquéens*.

Le troisième groupe qui se lit également *hunab-ku* ou *honab-ku*, diffère à peine du précédent. Les signes ou points transversaux qui se trouvent à l'intérieur du signe *hu* ne figuereraient-ils point les maisons des ruelles coupant à angle droit l'une des grandes artères de la cité ? Le caractère *ku* se trouve en partie caché par la *main* que, par un motif artistique, sans doute, l'on a représentée demi-close. En tout cas, cela ne saurait jeter aucun doute sur la lecture du groupe entier.

Ce qui augmente les difficultés du déchiffrement des écritures calculiformes, c'est l'enchevêtrement des caractères les uns dans les autres. Ici encore le génie propre à l'idiome paraît avoir déteint sur le système graphique. Bien que le système hiéroglyphique nous représente la première période de l'écriture, il n'en est pas moins, par excellence, l'apanage presqu'exclusif des peuples faisant usage d'idiomes à tendances plus ou moins *monosyllabiques*. C'est chez eux qu'il a dû prendre naissance et qu'il a pu se perpétuer à travers les siècles. Dès les plus anciens temps, les Chinois, les Egyptiens se sont servi d'*hiéroglyphes*, et il n'est pas vraisemblable que les habitants du Céleste-Empire soient, d'ici longtemps, disposés à les abandonner pour recourir aux caractères alphabétiques.

Si certains peuples à langues *monosyllabiques*, tels que les *Siamois*, les *Birmans*, les *Cambodgiens* possèdent des alphabets, c'est qu'ils les ont reçus tout faits des *Indous* et qu'auparavant ils ne connaissaient aucune sorte d'écriture. Au contraire, les nations à idiomes *agglomérants*, tels que les *Japonais*, qui ont reçu leur civilisation du Céleste-Empire, ne tardèrent pas à transformer les *idéogrammes* chinois en signes *syllabiques*. C'est que la nature même de leur langue répugnait à l'emploi des hiéroglyphes. Un motif analogue détermina les anciens *Sémites*

à tirer un alphabet approprié à leur propre idiome de l'hiératisme égyptien.

La langue *Maya*, de son côté, présente comme celle des vieux habitants de la vallée du Nil, une tendance bien marquée du *monosyllabisme*. A cet égard, elle diffère profondément des dialectes du *Mexique*, des *Etats-Unis* ou du *Canada*. Il suffisait donc que la civilisation prît quelques développements chez les peuples du *Yucatan* pour qu'ils se trouvassent tout naturellement amenés à la découverte d'un nouveau système d'écriture hiéroglyphique. D'un autre côté, par une sorte d'antinomie bien digne d'être signalée, le *Maya* possède encore des traces de cette tendance à l'*encapsulation* qui caractérise d'une façon plus ou moins prononcée la plupart des dialectes américains. Considérant, par exemple, le pronom *personnel*, moins comme un mot ayant son existence propre que comme une forme du *substantif* ou du *verbe*, il intercalera volontiers entre les différentes syllabes pronominales, la racine substantive ou verbale. Nous verrions, pour notre part, volontiers un reflet de cet organisme linguistique, de cet enchevêtrement des diverses parties du discours dans la cohésion des signes graphiques. Au contraire, en *chinois*, en *égyptien*, les racines ne s'agglutinent pas de la sorte; aussi les caractères d'écriture, chez les peuples qui parlent ces langues, restent-ils nettement séparés les uns des autres.

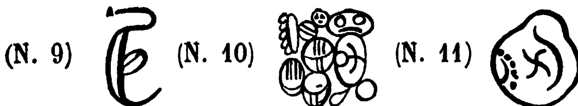
Il nous reste à examiner un dernier groupe nous offrant encore le nom de *Hunab-Ku*, mais celui-là inscrit sur la partie gauche du bas-relief, ainsi que le prouve la direction des caractères (N. 8), qui est de gauche à droite, tout comme dans l'écriture latine. Le caractère *h* est facilement reconnaissable, malgré une légère variante. Les plis et jointures des *doigts* et de la *paume* de la main apparaissent fidèlement reproduits. Quant aux *ongles*, naturellement, ils restent cachés. Le signe

(N. 8) 

intermédiaire pourrait bien ne consister qu'en une altération du caractère *u* de la liste de *Landa* (N. 9). Tous deux, en effet, semblent figurer une *touffe de feuilles* nouvelles ou un *bourgeon* sortant de la tige d'un végétal. Ce qui est certain, c'est que le signe en question se doit lire *o* ou *u*. Nous savons que cette dernière voyelle était employée en *Maya*, comme préfixe possessive, à peu près avec le même sens que nos mots français « *son, sien, de lui.* »

Avant de quitter d'une façon définitive le bas-relief *de la croix*, il nous reste à parler d'un dernier groupe contenant le nom d'une autre Divinité ou personnage mytique, celui de *Cukulcan*, et qui se rencontre écrit ainsi (N. 10). Nous laissons de côté, pour le moment, le premier signe, celui qui est placé en haut et à droite, et qui consiste en une sorte d'*ellipse* à demi courbée, dans le centre de laquelle *deux cercles* se trouvent inscrits. Son interprétation donnerait lieu à quelques difficultés. En revanche, le caractère qu'elle surmonte correspond visiblement à la syllabe *cu* (N. 11) de *Landa*. Les lignes intérieures ne diffèrent que très-légèrement. L'arc enveloppant la croix demi courbée fait défaut dans le signe palenquéen. Il en est de même du pointillé qui pourrait bien être remplacé par les deux petits globes souscrits au caractère lui-même. Nous avons évidemment affaire ici à une variante spéciale à l'écriture palenquéenne.

Dans le caractère supérieur de la ligne médiane, l'on reconnaît sans peine la syllabe *ku* de Landa, *déjà* étudiée (voy. n. 3), seulement les pointillés reparaissent dans les deux globes formant la partie supérieure du caractère, tandis qu'ils sont remplacés par des lignes dans la dernière syllabe du nom de *Hunab-ku*. C'est, sans doute, pure affaire de calligraphie. Inutile d'entrer ici plus avant dans le détail des particularités qu'offre le reste du caractère. Il suffira pour les apprécier à



leur juste valeur, de confronter avec les deux exemplaires du même signe donnés plus haut.

Peut-être, au premier coup-d'œil, les jugera-t-on assez considérables pour concevoir quelques doutes sur la légitimité de la lecture par nous proposée. Mais quiconque aura tant soit peu étudié les caractères dits *synonymes parfaits* de l'écriture chinoise, jugera, nous en sommes convaincu, ces variantes insignifiantes.

La lettre qui occupe le rang inférieur de la ligne médiale n'est autre que le L de la liste de *Landa* (N. **12**) un peu simplifié de forme, phénomène qui se produit parfois dans l'écriture de Palenqué.

Il serait difficile de méconnaître la syllabe *Ca* (N. **13**) de *Landa* dans le signe placé à la partie supérieure de la dernière ligne de gauche, seulement il est retourné et les pointes ou dents se trouvent remplacées par une série de petits globes auxquels on reconnaissait, sans doute, un aspect plus décoratif. Est-ce que dans notre écriture majuscule, nous ne donnons pas souvent, par un artifice inverse, aux points une forme carrée? Est-ce que, de leur côté, les lettres gothiques et allemandes ne se distinguent pas par leurs formes anguleuses des caractères romains, généralement arrondis?

Nous ne nous arrêterons pas longuement sur le dernier caractère, celui de dessous, à gauche. Déjà, nous l'avons rencontré avec le son de *nab*. Abstraction faite du signe initial sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure, le groupe entier se lirait donc *Cukulcanab*. Mais cette désinence *ab* qui marque quelquefois le pluriel en *Quiché* n'a point encore été signalée en *Maya* où la pluralité est toujours indiquée par la finale *b* ou *ob*; exemple : *Uinic*, « *homo* » et *Uinic-ob* ou *Uinc-ob* « *homines.* » D'ailleurs, comment admettre qu'un nom propre tel que celui de *Cukulcan* se trouve mis au pluriel? Le

(N. 12)  (N. 13) 

plus simple ne serait-il point d'admettre qu'ici le signe en question perd sa valeur de syllabe pour ne garder que celle de la consonne *n?* Cela n'offrirait, en définitive, rien que de très-conforme aux données de l'écriture hiéroglyphique. Toutefois, revenons au signe initial.

Evidemment, il ne fait pas partie de la *racine* et doit être simplement un pronom ou une préposition *accolée*. Serait-ce une forme de la voyelle *u*, marque du *possessif*, déjà examinée? Ne conviendrait-il pas plutôt d'y voir l'équivalent de la syllabe *ti* de *Landa* (N. **14**)? Ce *ti* possède le sens de « *à*, *vers*, *pour*, *avec* » et reparaît souvent dans les textes *Mayas*. Dans ce cas, par un motif d'ornementation, le caractère aurait d'abord été retourné la tête en bas, puis aplati, de façon à ce que les deux articulations de dessus soient rentrées dans la première, où elles reparaissent sous la forme de deux petits cercles. Quant à la troisième, celle du haut, elle ne subsisterait plus que sous la figure de l'*arc de cercle* placé au bas des deux globes.

Nous laissons au lecteur le soin de décider.

En tous cas, la présence du nom de *Cukulcan* dans le monument en question offre bien de l'importance au point de vue chronologique, et prouve que le bas-relief *de la croix*, sinon l'édifice tout entier dont il faisait partie, ne peut remonter plus haut que le 9e siècle de notre ère. A cette époque seulement, le culte de *Cukulcan*, identique, nous l'avons déjà dit, au *Quetzalcoatl* mexicain, commença à se répandre chez les peuples de l'Amérique centrale. La civilisation du Nouveau-Monde est relativement bien moderne, et nous ne saurions partager, sur ce point, la façon de voir du savant abbé *Brasseur*, lequel faisait remonter l'histoire du Nouveau-Monde plus haut que celle de l'Europe. Le *Bas-relief de la croix* appartient incontestablement à l'époque la plus brillante de l'art *Yucatèque*. Nous pouvons donc tenir pour certain que cette période ne précéda pas de plus de *cinq* à *six siècles* la conquête espagnole. Peut-être, mais nous n'oserions rien affirmer à cet égard,

(N. 14) 

sont-ce les sectateurs de *Quetzalcoatl* qui portèrent dans les régions du Sud, l'emploi du *Tlaquimilolli* ou enveloppe sacrée. L'on a vu qu'il est clairement figuré dans un des caractères de l'écriture calculiforme. S'il en était ainsi, le système graphique des anciens *Yucatèques* n'aurait accompli ses dernières évolutions que dans des temps bien rapprochés du nôtre. Toutefois, sans entrer en de plus longues digressions à ce sujet, nous allons passer à l'étude d'autres monuments de l'antiquité Américaine.

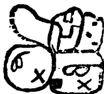
II. Déchiffrement de quelques passages du Codex Troano [1].

Ce Codex semble se composer de deux ouvrages réunis en un seul. Le premier constitue évidemment un *Calendrier* dont quelques pages sembleraient contenir des récits historiques. Les planches 20 et 21 dudit manuscrit (1re série) [2] se signalent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes et d'une façon toute spéciale à l'attention du philologue. C'est là que nous trouvons répété ce fameux signe *serpentiforme*, entouré d'un cartouche et qui, nous l'avons déjà expliqué dans notre travail sur le *Mythe de Votan* [3], possédait un caractère hiératique aux yeux des populations centro-américaines. A la 1re colonne de gauche de cette page 21 (non comptée la colonne des signes de jours), et qui semble contenir une relation plus ou moins historique, l'on rencontre un groupe de caractères (n° **15**) dans lequel nous croyons

[1] MANUSCRIT TROANO. Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas. Paris, impr. impér., 1869-70, 2 vol. in-4o, 100 fr. — Le même ouvrage, comprenant tout le texte, avec la grammaire et le vocabulaire maya français et espagnol, sans les planches, 40 fr.

[2] *Revue de philologie et d'ethnographie*, t. 1er, v. 380 et suiv. (Paris, 1875.), Essai de déchiffrement d'un fragment du manuscrit Troano.

[3] *Le mythe de Votan, études sur les origines asiatiques de la civilisation américaine*, in-8o de 143 p., 1872, Paris, Maisonneuve.

(N. 15) 

reconnaître une fois encore le nom de *Cukulcan*. Malgré une variante presque imperceptible, l'on reconnaîtra sans peine l'identité des deux caractères inférieurs avec la syllabe *cu* de *Landa*, déjà transcrite (Voir le N° **3**). Il ne faut pas oublier qu'ici nous sommes en présence non plus d'une écriture monumentale, mais bien de caractères cursifs.

L'assimilation du caractère supérieur de droite offrirait peut-être, de prime-abord, un peu plus de difficulté. Nous croyons, cependant, qu'avec quelqu'étude et quelqu'attention, on peut en établir la valeur de manière à satisfaire les critiques les plus pointilleux. Ledit caractère se trouve coupé en deux, pour ainsi dire, par une sorte de barre verticale, de sorte que l'on croirait, à première vue, avoir affaire non à un seul, mais bien à deux signes différents, accolés l'un à l'autre. Cette particularité se retrouve assez visible dans le signe L médial de *Landa*, car le signe L final est tout différent.

Du reste, même d'après le missionnaire espagnol, le L médial se présente sous trois formes très-rapprochées les unes des autres, mais non absolument identiques (N^os^ **16**, **17** et **18**). C'est là à coup sûr un exemple frappant des variantes qui devaient nécessairement et à chaque instant se produire dans une écriture dont les caractères étaient formés d'éléments si multiples. Du reste, l'écriture égyptienne avec ses trois formes hiéroglyphique, hiératique et démotique ne nous présente-t-elle pas un spectacle tout à fait analogue?

Néanmoins, les modifications graphiques des signes *Yucatèques* semblent, si nous osons nous servir de cette expression, avoir revêtu un caractère plus individuel et dépendre en grande partie du caprice et de la fantaisie du scribe, et rien ne prouve qu'elles aient été dans le centre de l'Amérique, comme sur les rives du Nil, réduites en un système complet et suivi. En un mot, les *Mayas* en seraient restés aux débuts seulement de l'écriture hiératique ou mieux cursive. Nous n'hésiterons donc

(N. 16)



(N. 17)



(N. 18)



point à reconnaître un L dans le signe que nous étudions en ce moment. L'on avouera, du reste, qu'à moins d'avoir travaillé à la loupe ou au microscope, le scribe *Yucatèque* qui écrivait très-fin, n'aurait jamais pu reproduire dans son intégrité et avec tous ses détails, le L médial de *Landa*. Il a donc modifié, éliminé, diminué un peu à sa guise, certain que malgré tout il resterait encore compréhensible pour ses compatriotes, de même qu'il l'est pour nous.

Reste enfin le dernier caractère, celui du rang supérieur à gauche. Il ne se rencontre pas sans doute dans l'alphabet de *Landa,* mais on le retrouve dans la série hiéroglyphique des noms de *jours*. Ce n'est, à notre avis, que le signe *Kan* marquant le 4e jour du *mois*. Ce mot *Kan* que l'on traduit par *Jaune*, devait primitivement, comme nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre travail sur le *mythe d'Imos*[1], se prononcer *Can* et signifier « *Serpent* ». C'est ce que prouve, jusqu'à l'évidence, la comparaison du calendrier *Maya* avec le calendrier *Quiché*. En tout cas, l'écrivain a d'une façon aussi naturelle que logique réduit l'hiéroglyphe à sa plus simple expression. *Landa* représente *Kan* par la figure de la partie supérieure de la tête d'un *serpent* inscrite dans un cercle (No **19**). Le rédacteur du codex *Troano*, lui, a supprimé le cercle qu'il remplace par une ligne sinueuse dessinant la *tête* du reptile. Quant aux lignes qui représentaient les *dents* de cet animal, il leur substitue des points.

En tout cas, signalons cette tendance à se servir plutôt d'un seul signe syllabique que de plusieurs lettres dont nous avons déjà offert plus d'un exemple et qui, forcément, se manifeste avec plus ou moins d'intensité dans toutes les écritures hiéroglyphiques. L'auteur aurait pu employer les trois signes *k*, *a* et *n*, pour rendre la finale du mot composé. Il a préféré recourir à une syllabe unique. On ne s'étonnera pas de voir ici la

(N. 19) 

[1] *Le mythe d'Imos, tradition des peuples mexicains,* publié dans les *Annales*, t. IV, p. 67, 129, 240, 300; t. V, p. 134 (6e série).

forme *Cuculan* au lieu de *Cukulan* ou *Kukulcan*. Le son du *k* paraît s'être confondu souvent en Maya avec celui du *c*. Ils se ressemblaient beaucoup, puisque le *k* n'est autre chose que la gutturale forte, prononcée d'une façon *détonnante*.

Nous terminerons la partie de notre travail consacré aux signes alphabétiques ou syllabiques, par l'étude d'un caractère qui revient très-souvent, dans le codex *Troano*, soit isolé, soit accompagné de quelques autres signes. On le rencontre notamment dans la première section du codex *Troano*, p. 21, à la 3e ligne horizontale. Il y constitue l'élément principal du 3e groupe en allant de gauche à droite, sous la forme que nous reproduisons ici (no **20**). Le membre de gauche dudit groupe figure certainement une *tête de mort*, l'œil fermé et caché par les paupières et les cils. Une espèce de demi-cercle rentrant semble se rencontrer à la place du nez ; la bouche est très-fendue, mais fermée. L'analogie avec l'hiéroglyphe du 6e jour du *mois*[1], qui s'appela *Cimi*, litt. « *mortuus, defunctus* », tel que le présente *Landa*, est des plus frappantes (no **21**). Seulement, dans le missionnaire espagnol, la forme du caractère apparaît, comme toujours, extrêmement arrondie ; le nez fait une saillie au lieu d'être rentrant. A la racine de cet organe, signalons une petite ligne *serpentiforme*, que peut-être le copiste du manuscrit *Troano* indique par le demi-cercle rentrant dont nous avons déjà parlé.

La ligne sinueuse en question pourrait bien avoir une valeur hiératique et cabalistique, comme les *s* environnés de cartouches de la page 20. Impliquant l'idée d'une sorte de consécration à la Divinité, elle indiquerait que la *tête* était celle d'une victime humaine sacrifiée sur les autels. L'on sait qu'au *Mexique*, ainsi que dans le Centre-Amérique, ces têtes restaient exposées le long des murs des temples. Enfin, rappelons que, d'après *Landa*, la *bouche* reste au moins entr'ouverte, et que

(N. 20)  (N.21) 

[1] Voir ce signe dans *Annales*, t. xv, p. 232.

les *dents* sont visibles; ce qui n'est pas le cas, on l'a déjà dit, pour la figure du *Troano*. En tout cas, un examen même superficiel convaincra l'observateur que le caractère, par nous étudié en ce moment, est bien réellement *Cimi*.

Dans le signe qui se trouve à sa droite, on constate une telle affinité avec le *L* final de *Landa* (nº **12**), que nous ne nous arrêterons pas à la faire ressortir davantage.

Ainsi donc, nous nous trouvons en présence du mot *Cimil*, forme déterminée de *Cimi*, litt. « le *jour de Cimi* ».

En tout cas, les détails dans lesquels nous venons d'entrer permettent au lecteur de se faire une idée assez exacte de ce qu'était le système graphique des anciens *Mayas*. A certains égards, il nous rappelle un peu celui de l'ancienne Egypte; comme ce dernier, il admettait la coexistence d'éléments *idéographiques*, *syllabiques* et *alphabétiques*, et souvent, suivant l'occurrence, le même caractère pouvait y jouer successivement le rôle de *syllabe* ou de simple *consonne*. Un passage assez obscur d'ailleurs de *Landa* semblerait de nature à nous faire admettre l'existence chez les *Yucatèques* de ces *déterminatifs* qui s'écrivent, mais ne se prononcent pas, et dont on rencontre l'usage dans presque tous les systèmes d'écriture hiéroglyphique, en Egypte, à la Chine, en Chaldée. Toutefois, nous n'avons pu encore en constater la présence dans les textes *Mayas*.

Un point par lequel le système *Yucatèque* paraît s'être éloi gné de celui de l'*Egypte* , c'était, sans aucun doute, l'enchevêtrement de ses caractères. Nous nous sommes efforcé plus haut d'expliquer la cause de ce phénomène.

En Egypte, le corps de l'homme et celui des animaux jouaient fréquemment le rôle de signes d'écriture. Dans ce but, les *Yucatèques* paraissent n'avoir guère employé que les *têtes* et sous ce rapport, nous les voyons parvenus à un degré de raffinement que n'atteignirent jamais les riverains du Nil. Ainsi que l'a constaté M. *Angrand*, cette observation ne serait pas complétement justifiée en ce qui concerne les monuments de *Copan*. Les dessins rapportés de cette ville par *Squier* nous montrent le corps humain parfois entremêlé à des groupes d'écriture, mais avait-il réellement là une valeur graphique? D'ailleurs, les

édifices de *Copan* appartiennent à un art assez différent de celui des cités voisines et surtout beaucoup plus avancé.

Peut-être pourrait-on distinguer plusieurs âges ou périodes de développement dans la formation de l'écriture *calculiforme*. A l'époque la plus ancienne appartiendraient les hiéroglyphes de *jour* et de *mois*, tous purement *idéographiques*. De nouveaux progrès auraient amené l'adoption de signes *syllabiques*, puis de véritables lettres ou signes *alphabétiques*.

En tout cas, ce que nous regardons comme incontestable, c'est l'origine indigène de l'écriture *Yucatèque*. Le son qu'exprime chaque caractère trouve presque toujours, sinon toujours, sa raison d'être dans le nom assigné en langue *Maya* à l'objet qu'il représente. Pour ne citer qu'un exemple de ce fait, la *main ouverte* prise comme simple *consonne* correspond à notre *n*, précisément parce que en *Maya*, *n* est le son initial du monosyllabe *nab* signifiant « *paume* ». Cette coïncidence ne se reproduirait pas si constamment si l'écriture *Maya* avait été empruntée à un peuple voisin et parlant une langue différente. Du reste, les *Yucatèques* étaient de tous les peuples américains, les seuls peut-être qui fussent parvenus à se créer un système régulier d'écriture, et la supériorité de leur génie sur ce point semble bien attester qu'ils ne durent pas être les élèves de races moins civilisées qu'eux.

Enfin la tradition indigène représente l'art d'écrire comme ayant pris naissance dans la péninsule de *Yucatan*. D'après le P. *Beltram*, les Indiens attribuent l'invention des caractères calculiformes à un personnage mythique du nom de *Zamnà* ou *Itzamnà*, lequel aurait colonisé leur pays à une époque reculée. C'est-à-dire que ce *Zamnà* jouait dans le centre de l'Amérique le rôle d'inventeur des arts et des sciences attribué par les Egyptiens à leur *Toth*, par les habitants de la Chaldée à *Oannès*.

Sans doute, nous pensons que toutes les races du Nouveau-Monde, longtemps aussi sauvages que l'étaient naguère encore les *Californiens*, ont dû recevoir du dehors les premiers germes de la vie civilisée. Admettre qu'un peuple chasseur puisse, par ses propres efforts, s'élever à la vie sédentaire et nomade sans avoir passé pour ainsi dire par le stage de la vie pastorale,

nous semblerait chose peu logique. D'ailleurs *Humboldt*[1] a signalé les nombreuses ressemblances que fait découvrir la comparaison des *calendriers* des habitants de la Nouvelle-Espagne avec celui des races de l'Extrême-Orient, ressemblances qu'à aucun titre on ne saurait attribuer au seul hasard.

Enfin, ainsi que nous nous sommes efforcé de le prouver dans nos précédents travaux, bon nombre des légendes existant chez les *Américains*, lors de la découverte, ne peuvent trouver d'explication satisfaisante que si on les rapproche d'autres récits analogues, en vigueur parmi diverses populations de l'Ancien-Monde. M. *Fergusson* nous semble avoir de son côté établi d'une manière satisfaisante les emprunts architecturaux faits par les nations du sud du *Mexique* à celles de l'*Asie*, mais enfin, il faut avouer qu'à bien des égards, les civilisations du Nouveau-Monde se sont développées d'une manière fort originale et indépendamment de toute influence étrangère.

Citons par exemple l'art *métallurgique* connu au Mexique, au Pérou, chez les *Mayas*. Soutiendra-t-on que sur ce point la race cuivrée n'a fait qu'emprunter aux Asiatiques plus avancés qu'elle sous le rapport des sciences et des arts, mais alors d'où vient que l'usage du fer était resté complètement inconnu aux riverains de la côte ouest du Pacifique ? Depuis les temps les plus reculés, Chinois, Japonais, Indous ont travaillé ce métal. Il y a plus, les vieux *Nount's Builders* des Etats-Unis, dont la civilisation aurait, dit-on, présenté plus d'un trait d'analogie avec celle des nations méridionales, bien que se servant d'instruments de cuivre, se contentaient de les façonner au marteau, ignorant complètement l'art du fondeur. D'où l'on peut conclure qu'il a dû être inventé à nouveau sur les plateaux de l'*Anahuac* et les rives du *Tabasco*. Ce que nous disons ici de la métallurgie ne pourrait-il pas s'appliquer également à l'art graphique? Quoiqu'il en soit de cette digression, nous allons, avant de déposer la plume, donner au lecteur quelques explications sur le mode de rangement de certains signes des *jours* dans le codex Troano.

[1] Voir dans la table des *Annales*, t. XII, n. 505 (1re série), les nombreux extraits des travaux de M. de Humbold sur les calendriers, et la gravure du calendrier t. VII, p. 397 (1re série).

	PLANCHE XIII	PLANCHE XII	PLANCHE XI	PLANCHE X	PLANCHE IX	PLANCHE VIII
DIVISION **Supérieure**	Kan. Lamat. Oc. Ix. Cib. Caban. Ahau. Eb. Ik. Ezanab.	Men. Ahau. Oc. Men. Men.	Ezanab. Oc. Ik. Ix. Cimi.		Men. Manik. Cauac. Chuen. Akbal.	Ix. Kan. Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab.
DIVISION **Médiane**	Cib. Oc. Kan. Ik. Lamat. Ix. Ahau. Caban. Eb. Ezanab.	Ix. Ahau. Cimi. Eb. Ik. Kan. Ezanab. Cib. Oc. Lamat.	Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan.	Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan.	Cimi. Ahau. Ezanab. Eb. Ik. Kan. Oc. Cib. Ix. Lamat.	Ahau. Cimi. Eb. Ezanab. Kan. Oc. Cib. Ik. Lamat. Ix.
DIVISION **Inférieure**	Oc. Ahau. Cib. Caban. Ik. Eb. ? Ezanab. ? ?	Cimi. Ezanab. Eb. Ik. Çib?	Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan.	Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan. Ahau. Oc.	Ezanab. Lamat. Kan. Ix. Oc. Ahau. Cib. Cimi. Eb. Ik.	Cimi. Ahau. Ezanab. Eb. Oc. Kan. Ik. Cib. Ix. Lamat.

III. Les hiéroglyphes des jours et le Codex Troano.

La partie du codex (1re section), qui s'étend de la p. XIII à la page XI inclusivement, offre, si nous osons nous servir de cette expression, un caractère tout particulier. Les textes en calculiformes y sont rares ou plutôt font presque entièrement défaut ; chaque feuillet partagé en trois divisions ou registres se compose, à peu près exclusivement, de vignettes représentant un *mazatl* ou *chevreuil*, soit pris au piége, soit attaqué par un *scorpion*. A la gauche de chaque gravure se voient des séries d'hiéroglyphes, d'ordinaire rangés sur deux colonnes et indiquant les *jours* du mois. Nous donnons dans le *tableau suivant*, le relevé de ces listes des *jours*, d'après le *codex Troano*.

Evidemment, certaines raisons symboliques ou cabalistiques ont présidé à ce bizarre arrangement ; nous ne pouvons nous flatter d'avoir deviné la pensée intime de l'artiste américain.

Du moins en savons-nous assez pour constater le fait matériel, et remettons à plus tard la recherche des inductions qu'il est permis d'en tirer. Tout ce que l'on peut, dès à présent, affirmer, c'est que dans certains passages, le rédacteur semble s'être livré à de véritables jeux d'esprit ou calculs mnémotechniques dont l'existence reste facile à démontrer.

On remarquera tout d'abord que sur les 20 signes des *jours*, comprenant les mois *yucatèques*, 10 surtout reviennent constamment, tandis que les 10 autres n'apparaissent pour ainsi dire pas ; ce sont les suivants : *Cimi* et *Cib ; Ik* et *Eb ; Lamat* et *Ezanab ; Kan* et *Ix ; Akbal* et *Ahau*. Or, ces dits signes se trouvent les uns vis-à-vis des autres dans un rapport pour ainsi dire constant. On en pourra juger par le tableau suivant qui donne tous les *jours* du mois divisés en *quints* et en *colonnes*.

[1] *Revue de Philologie et d'Ethnographie*, t. II, p. 312 et suiv. (Recherches sur le *Codex Troano*), Paris, 1876.

Tableau des jours du mois Yucatèque.

	1e Colonne	2e Colonne	3e Colonne	4e Colonne	5e Colonne
1er Quint.	I Imix.	II Ik.	III Akbal.	IV Kan.	V Chicchan.
2e Quint.	VI Cimi.	VII Manik.	VIII Lamat.	IX Muluc.	X Oc.
3e Quint.	XI Chuen.	XII Eb.	XIII Ben.	XIV Ix.	XV Men.
4e Quint.	XVI Cib.	XVII Caban.	XVIII Ezanab.	XIX Cauac.	XX Ahau.

On observera que les jours indiqués se trouvent être alternativement les deux pairs et les deux impairs de chaque colonne. Si nous représentons le calendrier *yucatéque* sous la forme d'une roue[1], ce qui paraît avoir été l'usage chez ces peuples, l'on obtient l'image donnée par *Landa*. Nous débutons bien entendu, par le *sud*, regardé comme le point sacré par excellence, à peu près comme l'*orient* chez les Sémites, et par le jour de *Imix*, lequel correspondait au *Cipatli* des *Mexicains* et commençait l'année.

Tout cela s'accorde très-bien avec ce que nous indique *Landa*, que, dans leurs calendriers circulaires, ou *Ahau-Katuns*, les *Mayas* rangeaient d'ordinaire tous les mois pairs ensemble d'un côté de la roue et les impairs de l'autre[2].

Nous aurons peu de choses à dire des caractères des *jours* de

[1] Voir le cercle ci-après à la p. 32.
[2] Landa, *Relacion*, p. 312.

la *planche* 13 de *Landa*, parce qu'il ne nous a pas été possible de déterminer suivant quel ordre ils sont rangés. Bien que l'hiéroglyphe inférieur de la colonne de gauche de la division médiale soit trop effacé pour qu'on le lise, nous pouvons affirmer qu'il ne devait point être autre que celui du 12e jour (*Eb*).

En effet, les hiéroglyphes de cette division médiane sont les mêmes que ceux de la division supérieure, bien que rangés d'une façon différente. Or, *Eb* était précisément le seul que nous n'eussions point encore retrouvé. Le même motif nous amène à reconnaître que les trois hiéroglyphes effacés de la division du bas, devaient forcément être ceux de *Kan* (4e jour); *Lamat* (7e jour) et *Ix* (14e jour); toutefois, ignorant quelles étaient leurs places respectives, nous avons dû les marquer simplement par des points d'interrogation.

Aucune observation particulière ne nous paraît devoir être faite relativement à la *planche XII* de *Landa*. En revanche, la division supérieure de la planche XI offre cette particularité que les jours dont les hiéroglyphes s'y trouvent indiqués, se succèdent régulièrement par ordre de 12.

C'est ce que la liste ci-jointe fera parfaitement comprendre au lecteur :

de *Ezanab*	à *Oc*,	12	jours
de *Oc*	à *Ik*,	12	jours
de *Ik*	à *Ix*,	12	jours
de *Ix*	à *Cimi*	12	jours.

Les signes de jours sont les mêmes et rangés dans le même ordre pour les colonnes médiane et inférieure de la *planche XI*, ainsi que pour la colonne médiane de la *planche X*.

Cette particularité nous permet de rétablir les trois hiéroglyphes du bas de la *planche XI*, et de les placer juste au rang qu'ils occupaient, avant que le manuscrit n'eût eu à souffrir des injures du temps. C'étaient *Lamat* pour la 4e ligne de la colonne de gauche ; *Ix* pour la 5e ligne de cette même colonne et enfin *Kan* pour la colonne de droite de la même ligne.

La division supérieure de la *planche X* ne contient point d'hiéroglyphes de jour, aussi avons-nous dû la laisser en blanc dans notre tableau. Quant au rangement des caractères dont les trois séries en question, il est effectué de manière à ce qu'il y

ait un intervalle de 10 jours entre celui de chaque colonne de gauche et son correspondant de la colonne de droite.

De plus, chaque jour dont le signe termine une ligne supérieure est séparé de celui qui commence la ligne suivante, par un espace de 16 jours. On en pourra juger par le tableau suivant :

de *Oc* à *Ahau*,	10 jours	— de *Ahau* à *Cib*,	16 jours
de *Cib* à *Cimi*,	10 jours	— de *Cimi* à *Ik*,	16 jours
de *Ik* à *Eb*,	10 jours	— de *Eb* à *Lamat*,	16 jours
de *Lamat* à *Ezanab*,	10 jours	— de *Ezanab* à *Ix*,	10 jours
de *Ix* à *Kan*,	10 jours.		

La division inférieure de la *planche X* nous offre encore une série de caractères identiques. L'ordre des signes est toujours le même, à cette différence près que la ligne *Oc-Ahau* rejetée à la fin de la série, se trouve retournée sous la forme *Ahau-Oc*. La chose était nécessaire pour que l'intervalle réglementaire de 16 numéros se trouvât conservé entre le premier caractère de la dernière ligne et le dernier caractère de la ligne précédente.

La division supérieure de la *pl. IX* offre des caractères de jours différents et espacés entre eux de 12 en 12. Exemple :

Men à *Manik*,	12 jours
Manik à *Cauac*,	12 jours
Cauac à *Chuen*,	12 jours
Chuen à *Akbal*,	12 jours.

La division médiane présente les mêmes caractères que la *pl.* X, mais autrement disposés, et sans qu'il soit aisé de déterminer en vertu de quel calcul astrologique ou procédé mnémotechnique.

Trois hiéroglyphes de *jour* du bas de la division inférieure sont totalement effacés.

En définitive, la comparaison avec le registre précédent prouve qu'ils ne peuvent être que ceux de *Cib*, *Eb* et *Ik*.

Le registre supérieur de la *pl.* VIII présente les jours espacés de 10 en 10 sur chaque ligne et de 16 en 16 en passant d'une ligne à l'autre. Exemple :

de *Ix* à *Kan*,	10 jours	— de *Kan* à *Oc*,	16 jours
de *Oc* à *Ahau*,	10 jours	— de *Ahau* à *Cib*,	16 jours
de *Cib* à *Cimi*,	10 jours	— de *Cimi* à *Ik*,	16 jours
de *Ik* à *Eb*,	10 jours	— de *Eb* à *Lamat*,	16 jours
		de *Lamat* à *Ezanab*,	16 jours.

Bien que les deux signes de *jours* de la ligne supérieure se trouvent complétement effacés, la comparaison avec les registres précédents qui renferment la même série d'hiéroglyphes prouve qu'ils ne peuvent être que *ix* et *kan*.

Le registre médial ne diffère pas du précédent par les hyéroglyphes employés, mais seulement par leur mode de groupement. Nous les voyons disposés de sorte qu'il y ait un intervalle de 6 jours à la fois entre ceux dont les signes se trouvent sur la même ligne et ceux qui se suivent d'une colonne à l'autre. L'espace au contraire se trouve être de 12 jours en passant d'un caractère à l'autre sur la même colonne. On pourra en juger par l'exemple suivant :

de *Ahau* à *Cimi*,	6 jours	—	de *Cimi* à *Eb*,	6 jours
de *Eb* à *Ezanab*,	6 jours	—	de *Ezanab* à *Kan*,	6 jours
de *Kan* à *Oc*,	6 jours	—	de *Oc* à *Cib*,	6 jours
de *Cib* à *Ik*,	6 jours	—	de *Ik* à *Lamat*,	6 jours
de *Lamat* à *Ix*,	6 jours	—	de *Ix* à *Ahau*,	6 jours
de *Ahau* à *Eb*,	12 jours	—	de *Cimi* à *Ezanab*,	12 jours
de *Eb* à *Kan*,	12 jours	—	de *Ezanab* à *Oc*,	12 jours
de *Kan* à *Cib*,	12 jours	—	de *Oc* à *Ik*,	12 jours
de *Cib* à *Lamat*,	12 jours	—	de *Ik* à *Ix*,	12 jours
de *Lamat* à *Ahau*,	12 jours	—	de *Ix* à *Cimi*,	12 jours.

Pour le registre inférieur de cette *planche*, les nombres cabalistiques employés sont 14, 12 et 18. C'est ce que démontre la série suivante :

de *Cimi* à *Ahau*,	14 jours	—	de *Ahau* à *Ezanab*,	18 jours
de *Ezanab* à *Eb*,	14 jours	—	de *Eb* à *Oc*,	18 jours
de *Oc* à *Kan*,	14 jours	—	de *Kan* à *Ik*,	18 jours
de *Ik* à *Cib*,	14 jours	—	de *Cib* à *Ix*,	18 jours
de *Ix* à *Lamat*,	14 jours	—	de *Lamat* à *Cimi*,	18 jours
de *Cimi* à *Ezanab*,	12 jours	—	de *Ahau* à *Eb*,	12 jours
de *Ezanab* à *Oc*,	12 jours	—	de *Eb* à *Kan*,	12 jours
de *Oc* à *Ik*,	12 jours	--	de *Kan* à *Cib*,	12 jours
de *Ik* à *Ix*,	12 jours	—	de *Cib* à *Lamat*,	12 jours
de *Ix* à *Cimi*,	12 jours	—	de *Lamat* à *Ahau*,	12 jours.

Ce trop court aperçu donnera au lecteur une légère idée des procédés cabalistiques et astrologiques en vigueur chez les anciens *Yucatèques*. Il ne s'agit point dans ces registres, comme l'avait supposé l'abbé *Brasseur*, de l'histoire anté-diluvienne et pré-glaciaire du Nouveau-Monde, mais simplement de combinaisons de chiffres et de computs soit astrologiques, soit astronomiques, plus ou moins compliqués, mais dont il serait prématuré quant à présent, de vouloir donner la clef.

Il n'en reste pas moins certain que, grâce à cette étude des signes des *jours* employés dans le manuscrit *Troano*, le lecteur pourra non-seulement identifier avec ceux donnés par *Landa*, les caractères présentant ce que nous pourrions appeler des variantes orthographiques, mais encore sûrement restituer les caractères effacés ou disparus.

H. DE CHARENCEY.

Cercle ou roue du Calendrier.

